





Lou Ledrut

*Écoutez-moi*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-9902-5

Couverture : MMC - ProdGraph

© Lou Ledrut

5 rue Maurice Woljung, Montreuil

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## Prologue

Une main qui frappe en rythme sur ma cuisse, un mouvement de tête incontrôlable, les yeux qui se ferment pour savourer les variations de mélodie. Certaines choses ne changent pas : même dans mon silence, la musique fait partie de moi. Que cela soit un morceau confidentiel découvert en ligne ou un tube de l'été matraqué à la radio, un air m'accompagne partout et constamment.

Je voudrais pouvoir fredonner ces rengaines lancinantes, les hurler au monde pour m'en défaire, mais c'est désormais impossible. Je reste silencieuse, réceptacle à ondes incapable d'émettre.

J'ai toujours voulu devenir chanteuse : admirée pour ses compositions, reconnue pour sa voix, sillonnant la France pour faire une tournée. Plus jeune, je chantais sous la douche, transformais ma brosse à cheveux en micro et militais pour les karaokés en fin de soirée. Le ridicule ne me faisait pas peur, la musique me libérait de mes inhibitions. Des chuchotements dans les transports en commun au *lead* de la chorale du lycée, il était impossible de m'arrêter.

Mais mon rêve a volé en éclat, il s'est fracassé sur les abîmes de la vie et ne deviendra jamais réalité. D'un coup, tout s'est arrêté. Mon ambition. Mes projets. Mon monde. Ma voix. Comment chanter quand vous n'avez plus de voix ? Comment briller quand vous avez perdu l'étincelle ?

Aujourd'hui, je souffre d'aphasie. Si je chantais à tue-tête, aujourd'hui, je suis muette. Moi, Lily, 17 ans, j'ai perdu ma voix dans un accident.

Alors j'écris, j'écris chaque jour et parfois même la nuit. J'écris des mots, des refrains et des couplets. J'imagine des rythmes, des sons et des mélodies. Je griffonne des rimes et des vers, encore et encore. Sans jamais pouvoir les chanter.

La voix est une partie de notre identité. Elle nous permet de communiquer, véhicule nos émotions, définit qui l'on est. Dans une chorale, c'est elle qui détermine notre rôle, notre position. Elle nous relie aux autres tout en nous distinguant de manière unique : ténor, baryton, soprano, chacun est un maillon indispensable d'un tout. Mais comment trouve-t-on sa place lorsqu'on est une chanteuse sans voix ?

Il y a quatre mois, un accident a bouleversé ma vie. Et quand je dis « bouleversé », ce n'est pas un euphémisme. Pour fêter mon anniversaire, mes amis avaient décidé d'aller en boîte. Le but : parvenir à rentrer sans nous faire contrôler pour passer une bonne soirée. Et nous avons réussi. Nous avons bu de l'alcool et dansé jusqu'au bout de la nuit.

Nous étions jeunes et naïfs, nous cherchions à nous sentir vivants. Comme tous les adolescents, nous testions nos limites. Bien sûr, nous avons entendu mille fois les avertissements de nos parents, nous aurions certainement pu les réciter par cœur, mais ils avaient vite été oubliés au fil de la soirée.

Ils étaient d'ailleurs encore très loin lorsqu'il fallut rentrer. James, le plus vieux de la bande et le seul à avoir son permis, était comme nous : encore beaucoup trop bourré. Nous l'avons pourtant laissé conduire, oubliant la prudence, car nous n'avions plus d'argent pour appeler un taxi et qu'il fallait bien rentrer. Ce fut notre première erreur.

Attention, pas une petite erreur de parcours, mais bien une erreur qui a bouleversé notre vie à jamais.

Bien sûr, à ce moment-là, nous ignorions qu'il s'agissait de la pire bêtise que nous commettrions ensemble. La soirée s'était tellement bien passée, nous nous étions tant amusés. Je crois que c'était, jusque-là, un de mes meilleurs anniversaires : mes amis étaient là pour moi, prêts à tout pour me rendre heureuse. Nous profitions de chaque instant en toute insouciance. Sur le parking, nous hurlions encore à tue-tête le dernier hit diffusé avant la fermeture. J'avais conscience de ma chance, j'étais entourée d'amis uniques, de ceux qui vous changent l'existence.

Mais, comme si tout était trop beau, en une décision malheureuse, en un claquement de portière, en un tour de clé, ma vie a pris la route de l'enfer. Même les publicités de la prévention routière ne vous préparent pas à ce que nous avons vécu.

C'est arrivé d'un seul coup. Nous étions encore en train de chanter sur le retour, chahutant chacun sur notre siège. Même si nous avions quitté la boîte, la soirée se poursuivait. Après tout, nous étions encore ensemble, heureux et euphorique. Et puis...

James a manqué un virage. Il a bien tenté de freiner, mais ses réflexes étaient beaucoup trop lents, il n'a pas réussi à s'arrêter à temps. Notre voiture a heurté une glissière de sécurité avant de faire un tonneau. J'avais l'impression d'être dans un manège... Mais ça ne semblait pas s'arrêter. Mon souffle fut coupé par ma ceinture de



sécurité. J'ai entendu mes amis hurler, puis plus rien : le silence. Un néant qui m'a fait suffoquer de peur. J'ai gémi de douleur avant de découvrir l'horreur autour de moi. Tout n'était que sang. J'avais l'impression d'être dans un film d'épouvante. Mes amis inanimés en étaient recouverts ainsi que le pare-brise de la voiture.

Mon corps était parcouru par des douleurs jusque-là inconnues. J'avais l'impression que mes os tentaient de s'enfuir, mon corps devenait froid, je m'engourdisais. Mes yeux ne voulaient pas rester ouverts, la souffrance était telle que j'ai fini par m'évanouir.

Quand j'ai repris mes esprits, j'étais à l'hôpital. Apparemment, cela faisait déjà plusieurs jours que j'y étais mais je n'étais pas encore revenue à moi. J'avais été blessée à de nombreux endroits mais finalement, ce n'était que des blessures superficielles. Ma meilleure amie, Alice, et le meilleur pote de James, Marc, étaient morts sur le coup. James s'en était sorti, mais il avait été amputé des jambes.

J'étais dans un putain de cauchemar.

J'avais tout perdu. Encore sous le choc, je ne parvenais qu'à gémir et pleurer. Je pleurais la perte d'Alice. Celle de Marc. Je n'arrivais pas à accepter que je ne les reverrai plus jamais.

Et de mon côté, je ne parlais pas. Les médecins nous ont expliqué que c'était certainement un état temporaire dû à l'accident. Puis, les jours passants, et mon état n'évoluant pas, il a fallu se rendre à l'évidence : je ne pouvais plus parler. Mon monde s'est effondré une seconde fois.

Comme vous pouvez l'imaginer, ma frustration est à son comble lorsque j'essaie de faire bouger mes cordes vocales, que je tente de faire sortir un son de ma bouche et qu'il n'y a qu'un léger souffle qui s'échappe. C'est comme si mon corps ne m'obéissait plus, pire, qu'il se rebellait contre moi. Je rêvais d'être chanteuse et aujourd'hui je suis une chanteuse rêveuse.

Imaginez que votre vie recommence à zéro sans réinitialiser votre mémoire, que vous deviez changer toutes vos habitudes du jour au lendemain. Imaginez que vos envies, vos rêves et vos ambitions soient d'un coup inaccessibles, envolés, piétinés sous vos yeux par le sort. Recommencer à zéro sans passer par la case départ en se souvenant des choses qui constituaient votre vie d'avant est horrible. Vous devez tout réapprendre sans rien avoir oublié. C'est déroutant, effrayant et c'est ma vie aujourd'hui.

Certaines personnes prétendent qu'avoir une seconde chance est une opportunité en or et que je devrais croquer mon quotidien à pleines dents. Comment savourer mes journées quand j'ai perdu mes rêves ? Comment vivre alors que je suis submergée par la honte d'être encore là quand mes amis ne le sont plus ? Il n'y aura pas de seconde chance pour Alice et Marc. Pas d'avenir.

J'ai 17 ans et cela fait quatre mois que j'essaie d'avancer comme si de rien n'était. Je suis désormais scolarisée dans une école spécialisée dans les handicaps tels que le mutisme, la surdité et la cécité. Je progresse à petits pas : j'ai intégré l'internat de cet établissement, j'apprends le langage des signes et, cette année, je passe le baccalauréat. Même si c'est dur de se faire des amis quand ils ne vous entendent pas, qu'ils ne vous voient pas ou que vous ne parlez pas, je cherche mon équilibre dans la tourmente.

Oui, c'est étrange, et oui, c'est compliqué, mais on nous répète que rien n'est impossible si on le veut vraiment. En deux mois, je me suis construit une nouvelle vie, de nouveaux repères et je n'ai jamais cessé de me battre. J'ai l'impression que malgré tout ça, je n'ai pas le droit d'abandonner. Ne serait-ce que par respect pour Alice et Marc.

Je n'ai pas revu James depuis ma sortie de l'hôpital. Impossible d'effacer cette image d'un jeune homme étendu, brisé. Il aurait pu être la seule personne avec qui j'aurais pu parler, la seule personne de confiance qui aurait pu me comprendre. Nous avions vécu tout cela ensemble et il semblait logique qu'on puisse l'affronter ensemble également. Mais James a perdu ses jambes et il semble que j'ai perdu James.

Nous étions tellement soudés avant cela. C'était mon meilleur ami depuis aussi longtemps que je m'en souviens. Et le découvrir dans ce lit d'hôpital, puis dans ce fauteuil roulant, me brisait le cœur. James était un sportif de haut niveau – il adorait me narguer car j'étais son contraire absolu là-dessus – et je savais que son rêve allait s'effondrer. De ma chambre, je pouvais le voir, désespéré. J'aurais voulu l'aider lorsqu'il galérait à tourner dans les couloirs avec un fauteuil qu'il ne maîtrisait pas mais je ne pouvais plus bouger. J'étais assignée à résidence dans une chambre où ma mère, encore tétanisée par la peur de me perdre, me couvait comme un nouveau-né.

Et puis James s'est renfermé sur lui-même. Ses parents avaient beau lui répéter qu'il pourrait faire du handisport et devenir un grand champion, c'était différent, il était différent et il en souffrait tellement. Quand il a su que j'avais perdu la voix, il m'a juste regardée avec des yeux tristes avant de répondre d'un ton énervé que « Moi, au moins, je pouvais toujours marcher ».

Et même si c'était la vérité, ça m'a blessée. C'est la dernière chose qu'il m'a dite, le dernier souvenir que j'ai de lui. Il avait oublié que mon rêve était de chanter. Si lui voulait courir, je voulais parler. Comme quoi, nous avons perdu tous les deux les choses qui étaient importantes dans nos existences. Pourtant, il refusait de l'admettre et s'obstinait à me rabaisser. Comme s'il était le seul à souffrir de la situation. Comme s'il était le seul à devoir renoncer à ses rêves et à ses ambitions.

J'ai encore quelques nouvelles par le biais de ses parents qui m'envoient parfois des mails pour savoir comment je vais. Le clavier est devenu mon moyen de communication privilégié, il me permet de garder le contact avec mes proches pendant la semaine. J'essaie de leur raconter les choses chouettes qui m'arrivent, des moments qui peuvent sembler importants et qu'ils ratent parce qu'ils sont loin.

Ma mère a commencé à apprendre le langage des signes mais elle est effrayée à l'idée de ne plus m'entendre parler. Pourtant, j'apprécie les efforts qu'elle fait pour ne pas me perdre, alors que mon père ne semble pas vouloir en faire. Il reste figé, incapable de décider s'il est soulagé d'avoir

encore sa fille ou atterré qu'elle ait survécu à ses amis. Alors, il s'éloigne, met de la distance avec le problème pour l'oublier.

Quelque part, ça me blesse. J'aurais voulu qu'il me soutienne, qu'il me prouve que ça ne change rien entre nous et qu'il m'aime toujours. Et au fond, je sais qu'il m'aime... Cependant sa manière de gérer la situation me touche plus que je ne le voudrais.

Enfin, comme on dit : « Nouvelle ville, nouvelle vie. » Je suppose que c'est mieux lorsqu'on le choisit...

En arrivant à l'internat, j'étais anéantie, détruite. J'avais la sensation que mon existence avait pris fin mais que je continuais à errer parmi les vivants. C'est paradoxal, mais j'étais là, en chair et en os, sans que mon esprit ne le soit. Au début, je restais seule dans ma chambre, me contentant d'aller en cours et d'écouter ce que je ne pouvais plus dire. Ma frustration était à son comble : quand je voulais demander quelque chose, il fallait que je prenne le temps de l'écrire. J'avais l'impression de vivre ma vie au ralenti, de perdre un temps précieux pour me faire comprendre. Et puis, j'ai fini par prendre mon mal en patience.

Quelques semaines plus tard, je parlais suffisamment le langage des signes pour me faire comprendre et communiquer sommairement. J'étais enfin à même d'exprimer ce que je voulais sans devoir l'inscrire sur un carnet. Je me sentais libérée. J'avais la sensation de reprendre une vie à peu près normale, de retrouver un semblant d'indépendance. Même si ce n'était pas optimal tout en étant terriblement frustrant. En revanche, c'était toujours étrange de ne pas téléphoner aux gens, de ne plus entendre le son de ma voix, mais petit à petit, j'ai commencé à m'habituer à tous ces changements.

J'ai cessé de m'apitoyer sur moi-même pour comprendre que ce n'est pas parce qu'on n'a plus la vie qu'on avait qu'elle n'a plus de valeur. Bien sûr, cela a été un choc

énorme, mais une fois la communication établie, j'ai peu à peu repris goût à la vie. Même s'il manquait une chose essentielle pour être moi, j'essayais de m'en accommoder au maximum. Après tout, ce n'est pas comme si je pouvais y changer quoi que ce soit ?

Apprendre le langage des signes n'a pas été une mince affaire, tout d'abord parce que je devais admettre qu'il n'y aurait pas de retour en arrière vers une autre forme d'expression, et ensuite parce que je n'y connaissais absolument rien. Moi qui adorais manier les mots, je me retrouve à restreindre mon vocabulaire. Je devais oublier les pronoms, les phrases longues et me contenter d'énumérer des verbes et des noms.

Pour débiter, l'école a exigé de moi que je me rende tous les jours à un cours particulier. La première séance avait été fixée au lendemain de mon arrivée dans les lieux. Une dame du personnel était gentiment venue me chercher pour m'accompagner jusqu'au bon endroit. Je me souviens d'être entrée dans un petit bureau à la décoration très sobre. Le mur qui me faisait face comportait une fenêtre donnant sur la cour, les autres étaient couverts de diplômes et de photographies.

Mon guide m'avait alors demandé de m'asseoir et d'attendre, ce que j'ai fait sans rechigner. Je me suis contentée de découvrir les lieux. Sous mes yeux trônait un grand bureau parfaitement rangé d'où rien ne dépassait. Aucun dossier n'y était entreposé. À ma gauche se dressait



une immense étagère remplie de livres d'auteurs plus ou moins connus, possédant diverses spécialités.

Un claquement de porte m'a sortie de ma rêverie et m'a permis de découvrir une grande et belle femme. Elle devait avoir 30 ans, était rousse aux yeux verts et arborait un sourire éblouissant. Elle s'est présentée rapidement : elle se prénomma Emma, était orthophoniste et s'occupait de tous les nouveaux arrivants. Elle a consacré cette première séance à une explication des bases et du fonctionnement de la langue des signes. Et je dois dire qu'elle a réussi à me mettre à l'aise.

Quelques semaines plus tard, et alors que je commençais à pouvoir exprimer sommairement des idées, ma thérapeute m'a proposé de m'inscrire à un groupe de parole – façon de parler, évidemment. Le principe était simple : apprendre à perfectionner notre langue des signes avec d'autres élèves, le tout supervisé par Emma. J'ai poliment accepté, avec une idée derrière la tête : l'envie de trouver un sens à mes journées et de casser la monotonie dans laquelle je m'enfermais.

Lors de ma première séance de groupe, nous étions quatre élèves : deux garçons et une autre fille. Je ne cherchais pas à faire de nouvelles rencontres ou à trouver des amis. J'étais en effet encore traumatisée par l'accident et l'idée de créer de nouveaux liens et de risquer de les voir se briser m'épouvantait. Un sentiment étrange s'était emparé de moi et me faisait ressentir une certaine culpabilité.

Je trébuchais encore très souvent sur les signes là où les trois autres étudiants me paraissaient bien plus à l'aise. Loin de me décourager, ce constat m'a au contraire incité à ne pas baisser les bras.

Parallèlement au progrès que je faisais pour m'exprimer sans ma voix, un autre élément est venu s'intégrer dans mon quotidien : le piano.

L'internat met en effet à notre disposition des salles de musique et de jeux. C'est ainsi qu'au détour d'un couloir, en pénétrant dans une salle jusque-là inconnue, je l'ai vu : ce grand piano à queue, cet instrument de musique tellement élégant auquel, jusqu'à cet instant, je n'avais jamais vraiment prêté attention. Je l'avais toujours considéré comme un accessoire et non comme une voix pouvant s'élever à part entière. Le piano avait toujours été l'instrument qui accompagnait mon chant ; désormais muette, il ne me reste que lui pour me faire entendre.

Je n'avais jamais pris de cours de piano, pourtant, ce jour-là, poussée par un élan incontrôlable, je me suis assise sur le tabouret et je me suis mise à pianoter. Les premières notes étaient maladroitement, bien sûr, mais le contact avec le piano m'électrisait. Il me transmettait un fluide vital qui me faisait alors cruellement défaut en redonnant vie à mon corps meurtri. Il mettait en musique ce que je ne pouvais plus chanter.

Alors, j'ai donc demandé à prendre des cours et me suis entraînée pendant des heures. J'en oubliais parfois de manger, mais je retrouvais une énergie nouvelle. Au début,

c'était maladroit, mais très vite, je me suis mise à jouer des airs que je connaissais. Progressivement, grâce aux leçons de mon professeur et mes nombreuses improvisations, j'ai commencé à prendre du plaisir et à retrouver un peu du moi d'avant. Je savais déjà pianoter, toutefois je n'avais jamais expérimenté cet art à part entière. Jusque-là, il représentait un moyen d'accompagner ma voix, et non une expression de soi.

En quelques mois, j'ai appris à composer les airs que j'avais rêvé de chanter, j'ai retrouvé les notes que j'adorais faire sonner et le goût de la musique. Même si je ne pouvais pas chanter comme avant, je pouvais imaginer les musiques qui auraient dû accompagner ma voix.

Et, contre toute attente, en reprenant goût à la musique, j'ai même commencé à me socialiser. Aujourd'hui, j'ai des amis sur qui je peux compter. Alors bien sûr, cela ne ressemble en rien aux liens que j'avais entretenus avant l'accident, et pourtant, cela me convient très bien.

Nous avons même décidé de monter un groupe entre muets. Il est la preuve qu'il est possible de se comprendre sans se parler, et encore mieux, de véhiculer des émotions sans dire un mot. Les membres de ce groupe sont mes nouveaux piliers et ma nouvelle force : leur présence a rendu le changement moins douloureux, et mieux encore, elle m'a permis d'être comprise. Nous sommes tous sur un pied d'égalité : personne ne se juge ou ne regarde les autres comme s'ils étaient de pauvres petites créatures apeurées,